

Le retranchement

Pierre Nepveu

Volume 29, numéro 5 (173), octobre 1987

Ces lieux qui nous habitent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, P. (1987). Le retranchement. *Liberté*, 29(5), 70–72.

PIERRE NEPVEU

Le retranchement

Nous ne sortirons jamais plus de la basilique. Par les vitraux, nous voyons souvent la lumière s'assombrir, un nuage passe, puis le soleil donne à nouveau tout son éclat aux scènes bibliques et aux tuniques de saints et de vierges. Pour la dernière fois, certains d'entre nous avons marché dans les allées du jardin en pente, nous avons respiré l'odeur du lilas, nous arrêtant à peine aux stations de la croix dont les scènes douloureuses sont magnifiquement enveloppées d'arbres et d'arbustes en fleurs. Puis, par l'escalier qui redescend du Golgotha le long d'un ancien mur de fortifications, nous voici dans la crypte de l'église où tant de foules ont prié et espéré un miracle, et que tant de touristes ont traversée, caméra à l'épaule, peut-être un peu déçus de ne pas retrouver ici la splendeur gothique ni les excès rococo, mais quand même émus en suivant les flèches dirigeant leurs pas vers le tombeau du bienheureux.

La mémoire, oui, nous l'avons, au point où les plus sensibles souffrent véritablement et en viennent parfois à dénoncer la médiocrité architecturale du lieu. Quand on leur demande d'être dignes de leur passion et d'évoquer une fois de plus ce que nous avons connu et réalisé au dehors, il y a de quoi rester perplexe. Le mélange de la beauté et de la laideur ou, pire encore, l'impossibilité de faire la part de l'une et de l'autre empêche que nous soyons vraiment émus. Comment, par exemple, franchir l'abîme (même rafraîchi en son cœur par une fontaine) qui sépare la façade inepte et métallique de l'École, de la rangée de pignons et de balcons victoriens lui faisant face, du côté opposé du square? Comment accepter que nous ayons touché là le parfait bonheur d'habiter et le plaisir de voir?

Certains, habilement, ont cessé de flatter notre nostalgie. Ils évoquent des impressions, énumèrent des formes, multiplient les points de vue de la manière la plus détachée qui soit. Ils se souviennent (et chacun avec eux) du fronton grec d'une banque, du coude élégant d'un escalier, d'un campanile moderne au pied duquel était assise la femme de Moore, ou de l'équilibre classique d'une maison mère de religieuses. Ils ont vu l'érection des complexes, la tour cruciforme, les murs bétonnés, les tunnels aux mille vitrines qui donnaient sur des quais multicolores surplombés de verrières et d'arcs-boutants, les vieux cinémas aux rideaux de velours rouge avec leurs boiseries dorées. Et les églises, surtout les églises, monumentales et impérissables.

Est-ce à cause d'elles que nous avons choisi la basilique? Mais choisir est un bien grand mot. Il y a un instinct du refuge, obéissant davantage à des évidences topographiques ou à de simples préjugés, qu'à des décisions lucides et mûries. L'élévation du site a dû nous impressionner. Et l'extraordinaire stabilité de la construction, assise sur le roc à flanc de montagne. La vie du frère qui quitta très jeune sa maison natale du Mont Saint-Grégoire et qui exerça l'humble métier de portier d'un collège nous intéresse à vrai dire moins par son apothéose thaumaturgique que par l'ampleur du monument pensé et construit sans doute à la faveur d'une certaine frénésie.

Le tombeau, certains d'entre nous (de plus en plus rares) s'engagent parfois dans l'allée transversale de la nef pour aller le regarder d'un œil incrédule ou même effleurer du bout des doigts son marbre glacé. Mais c'est ailleurs que les plus nombreux se pressent avec un sentiment presque religieux: dans cette petite salle où les photographies décrivent l'histoire du lieu, à partir de la première chapelle en bois au début du siècle. Rien de plus troublant peut-être que cette image des années trente, où la partie inférieure du sanctuaire actuel apparaît comme amputée de son dôme planétaire (cette image ineffaçable: le dôme aperçu de loin la nuit, durant les petits voyages que nous faisons, en cercles plus ou moins larges autour de cet hémisphère brillant sous la lumière turquoise des réflecteurs).

Seule l'admirable maquette, sous verre au milieu de la salle, nous permet désormais cette vue du dehors. Tout l'édifice est là,

minuscule et pourtant encore monumental, par le pouvoir mystérieux de l'imagination qui est ce qui nous reste de plus précieux.

Est-ce ici notre lieu? Avons-nous bien fait de nous y retirer? Je n'écris ces lignes que pour témoigner, pour dire que le temps est long et que les nuages passent, à une hauteur inconnaissable, obscurcissant trop souvent le jour bleu autour d'une auréole de saint, rendant soudain étranges et pathétiques les mille petites flammes des lampions et des cierges qui brûlent à perpétuité, de la manière la plus insensée qui soit. Et puis, c'est vrai, il y a les bruits, qui sont le signe le plus sûr que la ville existe encore autour de nous. Des bruits sourds et profonds, des cognements métalliques, des grondements de moteurs de toutes sortes. À certains moments il n'y a aucun doute: on démolit, des boules d'acier éventrent des murs, des pelles mécaniques soulèvent des débris. Mais d'autres jours, et parfois les mêmes, il est tout aussi évident pour une oreille le moins exercée qu'il y a, Dieu sait selon quel plan, un énorme effort de construction, à partir des premières poutres d'acier plantées dans le sol jusqu'aux boulons vissés à un dernier panneau de revêtement.

Les plus pessimistes d'entre nous, et les plus éloquents, prétendent que ces bruits se rapprochent. Rien n'est moins sûr, même si une telle croyance flatte notre sens tragique du destin. Ici, dans la basilique, il n'est pas facile d'imaginer que le monde puisse continuer sans nous et, dans sa souveraine insouciance, qu'il en soit venu à considérer ses anciens bâtisseurs comme une secte d'attardés.